RÉSILIENCE ET DEUIL DANS *PETITES SCÈNES CAPITALES* DE SYLVIE GERMAIN

Serenela GHITEANU
Petroleum &Gas University, Ploieşti

Abstract*: The novel "Petites scènes capitales" by Sylvie Germain revolves around the theme of the quest for identity, through mourning and abandonment. The story of Lili, the main character, is, first of all, the journey from childhood to maturity, a story that follows several stages: the absence of the mother, the „mirror" stage, the pervasion of the insecurity that dominates her family through her social interactions, the refusal of becoming a mother as the reproduction of a schema, the experience of love and, at the end, the resilience. Lili's journey is part of a bigger story, that of a recomposed family, made of destinies strongly affected by mourning. Defining herself means defining, first of all, her family, which represents the weakness of the child character in Germain's work. The recomposed family provides a partially reassuring and gratifying atmosphere. On the other hand, for the adults, surviving the death of a loved one may prove impossible. The writer adds to this novel of identity reconstruction the metaphysical issue that defines her previous work, a meditation about the meaning of life and the sudden apparition of the sacred in the middle of the profane.*

Keywords: *French contemporary novel, trauma, mourning, resilience, identity.*

Auteure d'une œuvre de trente-cinq volumes de fiction et d'essais, lauréate de plusieurs prix importants, Sylvie Germain est un écrivain majeur de la scène littéraire française contemporaine. L'abandon et le deuil sont deux des leitmotive de l'œuvre romanesque de Sylvie Germain. Le héros peut être un adulte qui a perdu son enfant : dans *Le Livre des nuits*, les jeunes qui meurent dans la guerre, dans *Nuit d'Ambre*, Pauline qui perd Jean-Baptiste, dans *L'enfant méduse*, Aloïse qui perd Ferdinand, ou bien le héros peut être un enfant qui perd sa mère : dans *Tobie des marais*, Tobie qui perd Anna, dans *Chanson des mal-aimants*, Laudes qui ne connaît même pas sa mère, dans *L'Inaperçu*, Zélie qui perd Andrée et dans *Magnus*, Magnus qui ne connaît pas sa vraie mère et qui perd sa mère adoptive. Le deuil peut être vécu aussi pour son époux ou épouse : dans *Jours de colère*, Ambroise qui perd sa femme Catherine, dans *L'enfant méduse*, Aloïse qui perd son mari Victor, dans *Tobie des marais*, Théodore qui perd sa femme Anna, dans *L'Inaperçu*, Sabine qui perd son mari Georges.

A la suite de cette douleur, le héros germanien a besoin de construire son identité et de parvenir à une **résilience**, s'il est enfant, et dans le cas où il est adulte, il se confronte à la difficulté, voire l'impossibilité d'effectuer un **travail de deuil.**

Définissons d'abord ces deux notions. Le terme «résilience » a été inventé par John Bowlby et introduit en français par le psychiatre-écrivain Boris Cyrulnik. Il désigne la faculté de surmonter la souffrance et les dégâts causés par un trauma, survenu surtout pendant l'enfance, en arrivant non pas à oublier l'événement en cause, mais à ne plus être sa victime, à regagner la capacité de se réjouir de la vie. « La résilience, c'est plus que résister, c'est aussi apprendre à vivre (…) [elle- n.a.] n'est pas à rechercher seulement à l'intérieur de la personne ni dans son entourage mais entre les deux, parce qu'elle noue sans cesse un devenir intime avec le devenir social » (Cyrulnik b 206).

Le syntagme « travail de deuil » désigne le parcours d'une personne qui a perdu un être aimé, de la souffrance jusqu'au moment où il sera capable de reprendre ses activités et de se réjouir de la vie. Si le processus de la résilience dure des années, pendant lesquelles l'enfant traverse toutes sortes d'étapes, en se libérant progressivement et à l'aide des autres du poids de

BDD-A28093 © 2018 Ovidius University Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:53:07 UTC)

sa douleur, l'endeuillé aura besoin de plusieurs mois, jusqu'à une année, en termes soi-disant normaux, pour accomplir son travail de deuil.

La manière dont le héros germanien vit la perte d'un être aimé diffère en fonction de son âge. Les enfants sont atteints plutôt de mélancolie, comme état pathologique, tandis que les adultes se confrontent à l'état de deuil, toujours pathologique. Mélancolie et deuil ont été définis par S. Freud dans une étude célèbre que nous allons citer.

Dans son roman *Petites scènes capitales* (2013), Sylvie Germain revient à des thèmes récurrents de son œuvre tels l'abandon et la mort de parents et/ou d'enfants. L'héroïne principale, Lili, est abandonnée par sa mère Fanny lorsqu'elle a onze mois. Elle sera élevée par son père Gabriel et, pour trop peu de temps, aussi par sa grand-mère Nati. Trois ans après le départ de Fanny, Gabriel apprend que son ancienne épouse s'est noyée et ainsi- de mère abandonnique -, elle deviendra mère morte. Gabriel épousera Viviane, qui a déjà quatre enfants, dont deux jumelles, de trois pères différents. L'une des jumelles, Christine, meurt dans un accident à l'âge de quatorze ans tandis que l'enfant sans père né par Jeanne–Joy, la fille aînée de Viviane, mourra à l'âge de quatre ans d'une maladie incurable.

Les héros germaniens de ce roman qui sont des enfants (Lili, Jeanne-Joy, Chantal, Paul) auront un parcours vers la résilience et dans le cas de Lili celle-ci se superpose à une **quête identitaire.** Les adultes subiront des deuils sans pouvoir les surmonter, donc en ratant le travail de deuil.

La résilience des enfants

La construction identitaire d'un enfant passe d'abord par la relation avec ses parents. « L'identité est un ensemble de critères de définition du sujet et un sentiment interne. Ce sentiment d'identité est composé de différents sentiments : sentiment d'unité, de cohérence, d'appartenance, de valeur, d'autonomie et de confiance organisés autour d'une volonté d'existence » (Mucchielli 38).

Nous allons voir d'abord quel est le parcours de Lili. La fillette ne connaît de sa mère qu'une photo, de ses premiers mois de vie, et elle peut s'appuyer dans son besoin de perception d'appartenance sur son père et sa grand-mère. La dernière de ceux-ci, Nati, assure à sa petite-fille l'accomplissement de ce qu'on appelle en psychologie « le stade du miroir ». C'est une étape vitale dans la prise de conscience de soi de l'enfant et, après l'apparition de cette théorie, d'Henri Wallon, Jacques Lacan ajoute que ce stade doit être accompli à l'aide de la mère. Se regardant dans un miroir, l'enfant a besoin que sa mère lui dise que ce qu'il y voit c'est lui, donc l'enfant pourra désormais se poser en termes de sujet autonome. Le miroir est remplacé dans le roman par une photo et Lili, à qui Nati demandera « C'est qui, là ? » (Germain 11), répondra « Moi Lilii ! » (Idem)

Selon Boris Cyrulnik, l'enfant traumatisé est soumis à l'impulsion de se culpabiliser, de se trouver donc soi-même responsable de l'événement qui l'a frappé (Cyrulnik a 166). Lili se demande si le départ définitif de sa mère n'est pas causé par elle-même : « *Du seul fait d'être née, a-t-elle donc commis une faute ?* » (Germain 29).

Le chant des oiseaux tient lieu, pour Lili, de voix maternelle, et cette bénédiction sonore sera perdue au déménagement causé par le second mariage de Gabriel. Dans une famille recomposée, Lili n'est pas à l'aise étant donné que sa mère adoptive vient avec quatre enfants. Malgré le fait que Gabriel et Viviane élèvent leurs enfants sans les discriminer, la petite Lili se voit ajoutée à une « *tribu encombrante* » (Ibid 23), en rivalité avec ses demi-sœurs et frère :

BDD-A28093 © 2018 Ovidius University Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:53:07 UTC)

« *Leurs luttes, entre enfants, sont opiniâtres, chacun bataille pour conquérir et affermir son territoire affectif auprès de l'un ou l'autre des parents, et pour imposer sa prééminence dans la fratrie »* (Ibid 31).

Il semble que la lutte soit gagnée par les deux jumelles, qui seraient les favorites et de leur mère et de leur père adoptif. Lili se sent donc marginale, en « exil » (Ibid 23), « en surplus » (Ibid 62) et se demande si elle est « *vouée à ne toujours occuper qu'un strapontin au fond du théâtre affectif de la famille* » (Ibid 80). L'héroïne est une mélancolique typique : selon Freud, le mélancolique éprouve de la tristesse mais aussi « une diminution extraordinaire de son sentiment d'estime de soi, un immense appauvrissement du moi » (Freud 9). Le psychosociologue Alex Mucchielli précise que le sentiment de l'estime de soi est très important lorsqu'il s'agit de définir « le niveau d'aspiration ou attitude fondamentale envers les réalisations personnelles dans l'avenir » (Mucchielli 75) et que la confiance en soi naît « de la qualité et de la stabilité de la relation affective du nourrisson à la mère » (Ibid 77). Le parcours de Lili démontre que l'estime de soi et la confiance en soi feront défaut à Lili pour plus de la moitié de sa vie.

Dans le chemin de la connaissance, Lili éprouve un choc lors de la mort de Christine, causée par un accident. Sa jumelle, Chantal, se trouve dans le déni de la mort et décide de quitter sa famille, pour suivre son père en Nouvelle Zélande, où celui-ci avait une épouse et deux garçons. Elle se réinvente donc une nouvelle vie, en faisant table rase de sa vie jusqu'à la mort de sa sœur, « *son autre originelle* » (Germain 91).

Pour ceux qui restent, la mort de Christine fait que l'harmonie apparente disparaît. Paul, qui avait découvert le Christ et voulait devenir moine, se détourne de sa foi. Lili s'isole dans sa chambre, « *chambre-cellule* » (Ibid 94) et se demande, bouleversée, en quelle mesure le corps mort de Christine *est* encore Christine. Elle est confrontée pour la première fois, de manière directe, à la mort, expérience qu'elle avait ratée lors de la mort de Nati, car on ne lui avait pas permis de voir sa grand-mère morte ou de participer à son enterrement. Viviane subit des attaques narcoleptiques, qui expriment sa manière d'essayer d'oublier et /ou de nier la mort de sa fille. Elle se fera même hospitalisée à cause de sa dépression. Enfin, Gabriel se met à boire et, complètement ivre, il reçoit dans son lit Jeanne-Joy, qui est tout aussi désemparée. Il ne se passe rien entre eux, justement une juxtaposition de corps, qui traduit la dérive affective et mentale des deux.

Lili connaît trois figures de « tuteurs de résilience » (Cyrulnik c 7) pendant son enfance : Nati, Gabriel et Viviane. Mais la première meurt tôt et les deux autres ont souvent d'autres priorités. Par exemple l'enfant né handicapé par Jeanne-Joy, qui sera pris en charge par Viviane.

Arrivée à l'âge de la majorité, Lili quitte le foyer parental, entame des études de gemmologie et assume désormais son prénom haï jusque- là, Barbara. Celui-ci avait été le choix de sa mère qui ne savait pas que, au même moment, son mari Gabriel avait été trahi, dans la guerre, par un camarade nomme Barbara. Lili veut une autre vie, nouvelle, à travers ce nom qui lui rappelle sa mère mais aussi la chanson de la fameuse Barbara, sur les accords de laquelle elle connaît son premier amour, Guillaume.

Et pourtant, son identité fracturée fait qu'elle ne connaît pas un passage du plan familial au plan social. Nous avions mentionné le manque d'estime de soi chez Lili, il y a aussi manque d'un projet de vie et surtout manque d'une structure mentale claire et sereine. Lili-Barbara avait vécu dans une famille dont le mérite était de ne pas poursuivre le vide causé par l'absence de sa mère, mais qui s'était disloquée à la mort de Christine. Agée alors de quatorze ans, après s'être sentie marginale, Lili voit la dérive de Viviane, de Gabriel, de Jeanne-Joy et le départ définitif de Chantal très loin. En plus, le jour de ses vingt ans, Lili apprend de Gabriel la vérité sur sa mère,

BDD-A28093 © 2018 Ovidius University Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:53:07 UTC)

comment celle-ci avait manifesté « *une répulsion maternelle* » (Germain 137), comment elle avait souffert de dépression, « *ressemblant à un animal en cage* » (Ibid 138) et comment elle avait déchiré toutes les photos (sauf une..) la représentant, avant de quitter le foyer, dans un désir d'effacer sa vie de famille. Lili en ressent « *une brûlure intérieure* » (Ibid 138).

« L'absence de structure affective et sociale autour de l'enfant provoque des développements altérés. Le contrôle émotionnel est mal appris, les figures d'attachement sécurisantes ne sont pas reconnues, toute nouveauté provoque une peur et non pas un plaisir » (Cyrulnik c 62). Cette confusion sur ce qu'elle est aux yeux des autres, le manque de confiance en soi mènent Lili à quitter ses études et à se faire embaucher comme simple vendeuse : « *Signe distinctifs : aucun. Si, un : plaquée par sa mère à l'âge de onze mois* » (Germain 149). La mélancolie de son enfance est renforcée par le fardeau de ce stigmate, de ne pas avoir été acceptée par sa mère, avoir été rejetée.

Lors des événements de Mai 1968, dans la rue -même, Lili-Barbara connaît le couple Jef-Mona et les suit dans une communauté hippie, à la campagne. En vivant en trio amoureux avec eux, Lili-Barbara est frustrée mais elle accepte car elle avait été habituée, dans sa famille recomposée, d'être en plus. Ensuite, Jef - Mona, couple indestructible, qui lui semble magique, jouent certainement le rôle de parents de substitution. Le fait qu'elle se soumet pendant une longue période de temps à un couple montre que dans celle qui avait atteint biologiquement la maturité se cache une fillette qui se cherche encore des parents. Elle manifeste la tendance de se plier à ce qu'elle pense que les autres veulent ou attendent d'elle pour se faire accepter. Un enfant abandonné est un adulte qui a peur de ne pas répéter l'expérience du rejet. Et il est prêt à faire des compromis dans ce but. Lili vit quelques années dans cette communauté libertine parce qu'elle manque de consistance identitaire : « *Elle veut être des leurs, vaille que vaille...* » (Ibid 157). Dans l'évolution d'un être humain qui s'est réjoui dans son enfance de la présence de ses deux parents et de leur amour inconditionnel et dont l'identité est structurée normalement, il y a passage d'une étape à une autre, dans la vie. Cet individu modifiera son attitude en fonction des situations qu'il rencontre et des relations avec ses semblables, il ne sera pas rigide mais flexible par rapport à ce que la vie lui offrira. Ce n'est pas le cas de Lili, qui *subit* (n'importe quoi) au lieu de réagir à son entourage et de se transformer.

La vie dans la communauté, « *mouvementée* » (Germain 168) lui offre, malgré tout, une entrée dans la vie d'adulte. On lui enseigne « *une éducation sentimentale aussi désordonnée que marquante* » (Idem), on lui enseigne, à la fin, « *la singularité humaine, ses labyrinthes, ses paradoxes, la vie* » (Idem). Ce qui la conduit à la séparation de ce groupe hippie, à son départ à Paris, où elle vit désormais seule et se met à la peinture.

Après quelques temps, elle participe à une exposition de groupe et lors du vernissage, elle rencontre Jacques, un ancien de la communauté hippie. Celui-ci lui révèle deux choses essentielles : la mort de Jef et son opinion sur sa peinture, qui manque d'originalité. Sous le coup de ces découvertes, Lili-Barbara souffre d'abord de la disparition de son ancien amant, qu'elle avait beaucoup aimé. Comme pour Christine, elle a du mal à imaginer le corps mort de Jef. Ensuite, elle abandonne la peinture et devient restauratrice de toiles. Sans prétendre donc désormais d'être une artiste, elle témoigne d'avoir appris à se faire confiance, à mettre en valeur ce qu'elle possède et, un jour, elle fait la connaissance de Mathieu, qui avait eu lui aussi une vie difficile. Ensemble, ils redécouvrent l'amour à l'âge de cinquante ans et Lili-Barbara trouve surtout la paix de l'âme :

« Elle n'est plus dans l'urgence, elle s'est posée dans le flux du temps, elle apprend à goûter la saveur de la lenteur, et celle de l'effacement de soi se déployant en évasement de son

BDD-A28093 © 2018 Ovidius University Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:53:07 UTC)

regard et de ses pensées dans la vision singulière d'un artiste dont parfois elle ignore tout, ou presque » (Germain 209-210).

En retrouvant le sens de la vie et le plaisir de vivre, l'héroïne accomplit sa résilience.

Revenons aux enfants de Viviane, qui ressentent le manque de leur père. Pour Jeanne-Joy, ce serait un homme qui ne l'a pas reconnue et a disparu, celui des jumelles vit en Nouvelle Zélande et vient récupérer Chantal après la mort de Christine, celui de Paul serait un inconnu. Leur difficulté de se construire une identité est plus facile grâce à la présence de leur mère, pourtant, à partir de la mort de Christine, Viviane en est si souffrante qu'elle devient une mère « indisponible ».

Le chemin parcouru par Jeanne-Joy vers la résilience est moins présenté que celui de Lili mais il est aussi parsemé d'obstacles. Même si elle bénéficie de la présence physique de sa mère, Jeanne-Joy en est négligée et sous le surnom « *grande fille sage* » (Ibid 65), elle est renvoyée à une étape supérieure de maturité, qu'elle n'avait pas atteinte pourtant. Même si elle est la sœur aînée, Jeanne-Joy souffre du manque d'attention de sa mère et s'isole de plus en plus. Elle devient d'abord taciturne et mélancolique. Ensuite, elle quitte la maison et donne naissance à Sophie, un enfant estropié de ses quatre membres, souffrant donc de phocomélie, et en appelant sa mère au chevet de son enfant, elle quitte en cachette l'hôpital, refusant donc la maternité. Elle reproduit ainsi le modèle de sa mère, qui avait refusé de lui accorder l'attention dont elle avait eu besoin. C'est Viviane qui s'occupera de la petite Sophie pendant les quatre ans qu'elle vivra, en l'absence de Jeanne-Joy.

Il est déjà bien connu le rôle thérapeutique de la pratique de l'art chez les traumatisés. Jeanne-Joy trouve une thérapie dans l'art, dans la musique tandis que Chantal la trouvera dans la danse. Elles découvriront l'équilibre affectif en formant une famille, chacune de son côté, en se mariant et en faisant des enfants. La présence physique de leur mère fait la différence avec Lili-Barbara : Lili ne veut pas avoir d'enfant, en répétant d'ailleurs le rejet de la maternité de sa mère tandis que Jeanne-Joy aura deux enfants et Chatal -un.

Le deuil des parents

Gabriel et Viviane vivront la mort de Christine, leur enfant favori, sans s'en remettre. Après la mort de Viviane, Gabriel vivra dans un isolement voulu presque total, n'acceptant qu'un chien auprès de lui. Ils ne réussiront pas à accomplir le travail de deuil.

Selon Freud, le deuil suppose un état d'âme douloureux, la perte de l'intérêt pour le monde extérieur (...), la perte de la capacité de choisir quelque nouvel objet d'amour que ce soit (ce qui voudrait dire qu'on remplace celui dont on est en deuil), l'abandon de toute activité qui n'est pas en relation avec le souvenir du défunt » (Freud 8). L'endeuillé n'est pas censé oublier la mort de l'être aimé perdu ni se libérer de toute douleur. Il est censé de reprendre goût au cours normal de sa vie. Mais tout l'être de l'endeuillé s'oppose à cela, c'est ce que Freud appelle la « rébellion compréhensible » (Idem). Le travail de deuil est une traversée du désert au bout de laquelle l'endeuillé doit redevenir « libre et sans inhibitions » (Idem).

Après la mort de Christine, Viviane est sujette à des crises narcoleptiques, en plein jour, elle tombe dans un sommeil profond plusieurs fois, et la nuit elle reste en éveil. Elle ne peut plus quitter la maison :

« *…elle ne s'intéresse plus à rien, incapable de se concentrer. Elle délaisse les livres, les disques (...) Elle se néglige (...) Elle ne pose plus de questions à Jeanne-Joy (...) Elle ne se réjouit même pas quand elle apprend la réussite de Paul à ses examens (...) Elle n'est plus de taille à lutter, elle est lasse à en mourir* » (Germain 103).

BDD-A28093 © 2018 Ovidius University Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:53:07 UTC)

Après la mort de Sophie, dont elle sait dès le début que la vie sera courte, Viviane réagit de manière inverse, elle s'agite dans tous les sens, voyage beaucoup, en fait elle veut être le moins possible à la maison, comme si elle voulait oublier les deux deuils de sa vie. Gabriel en souffre et « *ne peut qu'attendre, impuissant, qu'elle lui revienne* » (Ibid 143). Elle mourra d'un cancer à la gorge, comme signe de son incapacité de verbaliser sa douleur, comme si les mots s'étaient transformés en tumeur juste avant de sortir par sa bouche. A son tour, Gabriel mourra de la maladie d'Alzheimer, ce qui peut encore une fois être une allusion à son incapacité de se souvenir des mots qui pourraient verbaliser sa souffrance.

L'enjeu métaphysique

Deux des héros germaniens de ce roman connaissent un parcours empreint de la découverte de la spiritualité : Lili et Paul. Si Paul a la chance d'une révélation divine, de rêver Jésus, et de Le retrouver après s'en être détourné, dans le cas de Lili nous avons une quête d'identité dans laquelle elle est aidée par certains moments privilégiés.

Lili ne connaît de sa mère qu'une image photographique, où le regard de celle-ci « *semble braqué dans le vide* » (Ibid 14). Adulte, elle l'appellera « *Fanny, sa mère la déserteuse »* (Germain 203). Lili aura une mère adoptive mais elle devra apprendre seule beaucoup de leçons qui ouvriront ses yeux à la réalité profonde des choses et de la vie.

En l'absence de la présence maternelle, Lili ressent un vide intérieur et surtout une immense solitude, ce qui la fait fantasmer sur la vie des autres, quand elle regarde les fenêtres éclairées de lumières, le soir :

« Ils lui laissent entrevoir d'autres êtres semblables et ignorés, et qui lui demeureront toujours inconnus alors même qu'ils sont ses contemporains et ses citoyens. Si proches, si inaccessibles. Ils signalent qu'il existe d'autres vies, d'autres familles que les siennes, d'autres destins possibles » (Ibid 57)

A l'âge de neuf ans, Lili fait l'expérience de la pulsion de vie et de la mort, au milieu de la nature, près d'une rivière. Après la question du mystère de l'endroit d'avant sa naissance, « le stade du miroir », Lili se confronte au sens de l'existence. Le flot des eaux de la rivière l'attire et nous savons que l'eau présente un symbolisme ambivalent : le liquide amniotique, la Vie, et la noyade, donc la mort. « *C'est comme si elle survenait à nouveau au monde..* » (Ibid 46), mais elle ne trouve pas avec qui partager cette expérience.

Un peu plus tard, lors d'une tempête de neige vécue sur la montagne, Lili connaît la précarité de l'être humain, d'elle–même en occurrence : « *Un atome de chair malmené par le vent, cinglé par la neige, menacé d'extinction par une saute d'humeur des éléments…* » (Ibid 75)

Enfin, un soir de décembre, Lili aperçoit la Lune comme extrêmement proche, si proche qu'elle a l'impression de pouvoir la toucher, au bout de la rue. La Lune a une blancheur « *de soie, éblouissante* » (Ibid 100), elle est énorme et semble unir le Ciel et la Terre. Lili court vers cette Lune qui répand de la lumière comme de l'amour, elle court « *oublieuse de tout (...), elle n'est plus qu'un insecte attiré par un globe de lumière (…) un pur désir sur le point de se dissoudre dans une joie fatale pour mieux s'y dilater ou s'y perdre* » (Idem). C'est une leçon pour Lili, qui apprend ainsi « *sa propre infimité* » (Idem), une découverte de type pascalien, de la dimension humaine par rapport au Cosmos. C'est surtout un moment de Grâce, un moment d'irruption du sacré dans le profane, une hiérophanie, comme dirait Mircea Eliade. Cette manifestation du sacré n'a pas lieu à travers un objet ordinaire, mais à travers un astre qui se réjouit d'une haute symbolique. Dans son étude *Le sacré et le profane*, Mircea Eliade affirme que les rythmes de la vie humaine suivent les rythmes lunaires : « naissance », « mort » et

BDD-A28093 © 2018 Ovidius University Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:53:07 UTC)

« résurrection » et que grâce à la Lune les hommes ont pris conscience à la fois de leur propre mode d'être dans le Cosmos et de leurs chances de survie ou de renaissance » (Eliade 135). Il ajoute que la Lune réconcilie l'homme avec la Mort (Idem). Pour mieux éclairer son expérience, nous pouvons rappeler la définition de la manifestation du sacré telle qu'elle est vue par le philosophe Rudolf Otto : ce que Lili vit serait alors la découverte du « numineux », rencontre imprévisible et en dehors de la rationalité du Mystère et qui est causée par quelque chose qui se trouve à l'extérieur de l'individu. Lili ne se convertit pas à la foi mais rentre à la maison changée, « *doutant de la réalité des choses, ébahie par ce surgissement de beauté paisible et menaçante* » (Germain 100).

Au cours de son existence, Lili-Barbara se pose la question « De quoi est fait l'homme ? » Elle est choquée devant les corps des morts parce qu'ils sont un paradoxe : ils incarnent un être connu (comme vivant) et en même temps ne l'incarnent plus. L'évidence de l'existence de quelque chose d'autre que le corps -si fragile- et « le moi haïssable » la frappent. Elle doit prendre conscience du mystère de la vie, des paradoxes, de la variété des formes et des sentiments. Ce n'est que lors de la rencontre de Mathieu, donc de l'amour profond, équilibré, qu'elle parvient à une vraie connaissance et d'elle-même et de ce qui l'entoure : *« Il lui a fallu tant d'années, quelques dizaines, pour apprendre à vivre en relative bonne intelligence avec ses lancinantes incertitudes..* » (Germain 233). La résilience a long chemin.

Dans le cas de Paul, nous avons affaire moins à une construction d'identité que- plutôt- à une prédestination, car sa passion (première) pour Jésus est causée par des *signes,* encore une irruption du sacré dans le profane. D'abord, il trouve dans un autobus un livre : *Pages choisies de la vie de Ruusbroec, l'admirable*. Ruusbroec avait été un moine qui avait vécu au XIV-e.s. dans la région de la Belgique actuelle. Paul feuillette le livre et n'y trouve pas d'intérêt. La nuit qui suit, dans le rêve, Paul pense voir Jésus-même :

« Il a eu une vision. Ou bien une voix, une apparition intérieure, une révélation, un mirage – comment en décider ? (…) il évoque un coup de vent déferlant en lui, comme levé depuis la plante de ses pieds et s'envolant d'un jet à travers tout son corps, et dans ce vif élan de vent, un enlacement et un éblouissement, corps et âme. Et dans cette torche de vent, cette bouffée de lumière, une signature, cinglante bien qu'invisible- le Christ » (Ibid 70).

Le rêve est d'autant plus important que le lendemain Paul se sent « *un enfant, hors d'âge »* (Ibid 74), ce qui fait allusion à une transformation radicale, à une seconde naissance. Il décide de devenir moine.

Pourtant, dans la série d'événements tragiques- la mort de Christine et celle de Sophie, le départ de Chantal à Auckland-, Paul commence des études de théâtre et de pantomime. Au lieu de devenir moine, il choisit de devenir clown et acteur, ce qui traduit une errance spirituelle et la prise en dérision de la vie. Sur son lit de mort, Viviane lui confie le secret de ses origines : dans sa jeunesse, en 1943, en quittant son logement, elle est saisie au seuil de la porte par une jeune femme affolée qui lui met un bébé dans les mains et la supplie de le garder. La femme monte l'escalier en vitesse, suivie bientôt par des officiers nazis, qui la font tomber du dernier étage. Il s'agissait d'une Juive et d'une rafle. Viviane prendra en charge cet enfant, le nommera Paul, et dira toujours qu'il lui appartient. Désormais, Paul veut devenir prêtre. (Son détournement temporaire de la foi et son prénom nous rappellent le destin de l'Apôtre Saint Paul…). Avec cela, Paul aura une famille céleste.

Dans *Petites scènes capitales*, Sylvie Germain nous décrit la réalité contemporaine des familles recomposées, qui sont de plus en plus nombreuses en France et en Occident, en général. Comme la famille traditionnelle a perdu terrain et l'idée du couple voué à une vie entière

BDD-A28093 © 2018 Ovidius University Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:53:07 UTC)

également, le phénomène de la « tribu » dans laquelle se côtoient des enfants qui ont plusieurs parents est problématique mais inévitable. Si dans le destin d'un être intervient l'absence d'un parent, la construction identitaire de celui-ci en sera bien affectée, d'autant plus s'il s'agit de la figure maternelle. A travers son héroïne Lili-Barbara, enfant traumatisé qui parvient à la résilience, l'écrivaine illustre de nombreuses vérités scientifiques, appartenant aux psychologues, et ajoute une dimension métaphysique, qui lui est spécifique Où étions-nous avant notre naissance? Pourquoi venons-nous au monde, dans cette existence ? Comment affronter ce monde tantôt dur tantôt merveilleux, comment se rapporter à ce qui s'avère inaccessible à notre effort de connaissance ?

Tout comme dans son œuvre antérieure, dans ce roman, *Petites scènes capitales*, le chemin de la vie est essentiellement un chemin de **la connaissance**, **de l'évolution spirituelle**, pour Sylvie Germain. Il faut avoir de la patience, il faut rester en éveil, ouvert, attentif à tout, sensible à la présence rare et insolite de ce que l'écrivaine appelle -depuis son roman *Immensité*s- « l'Imprévu », qui se traduit par l'irruption du sacré dans le profane.

Dans un entretien, l'écrivaine souligne ce que nous venons d'affirmer : « Il faut dépasser le narcissisme pour découvrir ce qui en soi porte une autre dimension » (Germain a). Il y a, selon elle, des instants propices, des moments où il faut savoir s'arrêter pour percevoir « l'Imprévu », « le surgissement de quelque chose qui nous dépasse » (Idem) et ajoute que l'écriture représente pour elle un moment de Grâce.

Work Cited :

Germain, Sylvie. *Petites scènes capitales*. Paris : Albin Michel, 2013.

Coyault, Sylviane, Germain, Sylvie. « La fabrique de l'imaginaire, le mythe, la société et l'histoire chez Sylvie Germain». *Sociopoétique. Mythes, contes et sociopoétique,* http://sociopoetiques.univ-bpclermont.fr/mythes-contes-et-sociopoetique/voix-contemporaines/la-fabrique-de-l-imaginaire-le-mythe-la-societe-et-l-histoire-chez-sylvie-germain.

Cori, Jasmine Lee. *Les Mères absentes*. Paris : Ixelles, 2014.

Cyrulnik, Boris a. *Parler d'amour au bord du gouffre*. Paris : Odile Jacob, 2004.

Cyrulnik, Boris b. *Un merveilleux malheur*. Paris : Odile Jacob, 1996.

Cyrulnik, Boris c. *Le Murmure des fantômes*. Paris : Odile Jacob, 2003.

Eliade, Mircea. *Le Sacré et le profane*. Paris : Gallimard, coll. Folio-Essais, 2016.

Freud, Sigmund. « Deuil et mélancolie. Extrait de *Métapsychologie* ». *Sociétés* 2004/ 4 (no. 86), http://www.cairn. Info/revue-societes-2004-4-page-7.htm.

Gairin, Victoria. « *Petites scènes capitales* de Sylvie Germain». *Le Point*, 15. 07. 2013.

Germain, Sylvie a. Entretien avec Georgia Makhlouf. *L'Orient littéraire*, no. 139/2014.

Germain, Sylvie b. Entretien avec M.V.. *La Libre Belgique*, 16.09.2013, http://www.lalibre.be/culture/livres-bd/entretien-avec-sylvie-germain.

Lacan, Jacques. "Le Stade du miroir comme formateur de la fonction du *je*, telle qu'elle nous est révélée dans l'expérience psychanalytique", Communication faite au XVI-e. Congrès International de psychanalyse à Zürich, le 17.07.1949, Première version parue dans *La Revue Française de Psychanalyse* 1949, vol. 13, no. 4, pp. 449-455, http://aejcpp.free.fr/lacan/1949-07-17.htm.

Mucchielli, Alex. *L'Identité*. Paris : PUF, coll. Que sais-je ?, 1999.

Otto, Rudolf. *Sacrul*. Trans. Ioan Milea. București : Humanitas, 2005.

BDD-A28093 © 2018 Ovidius University Press

Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:53:07 UTC)